

## Études littéraires africaines

CHINODYA, Shimmer, *Can we Talk and Other Stories*,  
Heinemann, Londres, 2001, 154 p.

Michel Naumann



Number 12, 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041872ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (2001). Review of [CHINODYA, Shimmer, *Can we Talk and Other Stories*, Heinemann, Londres, 2001, 154 p.] *Études littéraires africaines*, (12), 66–67. <https://doi.org/10.7202/1041872ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

retour à Ogidi, son village natal, à l'arrière du véhicule de son père, dans le sens opposé à sa marche. Pour nous, le présent, c'est l'œuvre d'Achebe qui se poursuit.

Le texte vaut finalement par la richesse d'une pensée moulée dans les mythes et contes, proverbes et légendes, qui développe une philosophie organique, à la fois personnelle et enracinée. Le récit de la création du premier homme pose les questions de la totalité, du désir de Dieu, de la créativité et de ses nécessaires limites, des lois ontologiques et de la liberté. Le proverbe "il y a assez de bois dans chaque forêt pour que chacun fasse sa propre cuisine" nous renvoie à une mondialisation où un multiple s'impose aux autres alors que chacun est capable d'impulser son propre avenir. L'Un ne peut qu'être caricaturé dès lors qu'une unification négative est impulsée par un pouvoir au détriment de la puissance d'être de chacun.

■ Michel NAUMANN

#### ZIMBABWE

■ CHINODYA, SHIMMER, *CAN WE TALK AND OTHER STORIES*, HEINEMANN, LONDRES, 2001, 154 p.

Shimmer Chinodya n'est pas un inconnu. Il est né à Gweru au Zimbabwe. Il a suivi ses études secondaires au Lycée de Goromonzi et il a étudié la littérature et les sciences de l'enseignement à l'Université de son pays.

En 1982, il publia son premier roman, *Dew in the Morning*, suivi, deux ans plus tard de *Farai's Girls*. En 1984, il franchit l'Atlantique pour participer aux activités de l'atelier d'écriture de l'Université d'Iowa aux États-Unis. Il y fit une maîtrise de littérature. En 1985, sous un nom différent, B. Chirasha, il publia *Child of War*.

Cinq ans plus tard, son quatrième roman, *Harvest of Thorns*, fut un grand succès qui remporta le prix du meilleur roman africain lié au Prix des auteurs du Commonwealth. La radio s'empara de cette œuvre et de la première pour en faire des feuilletons qui permirent à ces romans de dépasser largement le cercle des passionnés de littérature.

*Can we Talk and Other Stories* est un recueil de nouvelles. Il fut sélectionné pour le Prix Caine de littérature africaine de l'an 2000.

Je n'ai pas été convaincu par tous les récits de cette œuvre. La première nouvelle, sur le regard qu'un enfant pose sur le monde des adultes, ne me semble pas toujours tenir ses promesses. L'enfant narrateur retient beaucoup de choses alors que le privilège de l'enfance est peut-être d'oublier ce qui est important pour les adultes et de voir et retenir autre chose. Peu à peu les nouvelles décrivent un monde de rapports conventionnels, de compromis quotidiens, de refus de communiquer qui finissent par tuer

l'espoir d'une vie meilleure. En même temps c'est l'indépendance du Zimbabwe qui est jugée aux fruits qu'elle n'a pu porter dans le quotidien des vies plébéiennes.

L'auteur a peut-être le tort de s'en remettre aux formes consacrées de la nouvelle réaliste anglo-saxonne, alors que la littérature africaine nous a habitué à plus de surprises. On pourrait certes dire que le style de l'œuvre est parfaitement cohérent avec le propos, en ce sens que l'un et l'autre reflètent une aliénation qui explique le côté morne et inauthentique des vies qui nous sont présentées dans les diverses histoires. Il y a certes quelques beaux personnages de trompeurs ou des tableaux familiaux ou quotidiens bien rendus, mais toujours avec une application et une compétence un peu scolaire. L'utilisation de l'accumulation, par exemple, notamment dans la dernière nouvelle qui traite de l'art et de la folie, manque un peu de cette folie qui donne un relief particulier à cette technique.

Œuvre de témoignage, *Can we Talk and Other Stories*, assume pourtant honnêtement et scrupuleusement cette fonction. L'auteur est un écrivain confirmé qui connaît son métier. Parfois un peu trop ?

■ Michel NAUMANN

#### NIGERIA

■ OLORUNFEMI, TUNDE, *WHY ME ?*, MINERVA, LONDRES, 2001. 216 P.

Un jeune auteur nigérian fait dans ce roman la description d'une génération et de ses désarrois face à une crise économique très dure et une génération qui ne l'est guère moins dans son incompréhension et ses certitudes.

Aux relations familiales idylliques de *L'enfant noir* s'est substitué un tableau fort différent qui a été porté à son paroxysme par l'Ougandais Moïse Isegawa dans ses *Chroniques abyssiniennes* publiées en hollandais il y a peu. Le père de Jide, le narrateur, professeur tatillon et perfectionniste, semble incapable de prendre en compte l'âge de ses enfants. Quoiqu'ils fassent, ils ont toujours tort ! Le temps privilégié qu'est l'enfance est harcelé par l'angoisse du père qui reproche toujours à Jide de ne pas être dans ses livres et ses cahiers. Cette partie du roman, la traque d'un côté, et de l'autre les cachettes de l'enfant qui cherche un peu de temps pour souffler, se retrouver, vivre, est fort bien rendue par l'auteur.

L'amitié entre Jide et son camarade de classe Emma est un de ces espaces que l'enfant se donne. L'amitié des deux jeunes est sobrement décrite. Un autre point fort du roman. Assez subtilement l'auteur montre la jalousie de Jide envers l'amie d'Emma qui finira par l'épouser. Mais lorsque la mort emporte Emma, Jide perd le seul espace d'existence